

A propos du texte de Frédéric Dahan

« Blanchot Lacan Une écriture du littoral du littoral entre écriture et parole »

Fabrice Leroy

Liminaire

C'est anecdotique, mais je me suis demandé quel était le nom de cet écrit, l'écrit d'un lecteur du texte d'un auteur ? Ce n'est pas une réponse, même si ça répond à quelque chose. Ceci n'est pas une réponse car sinon ce serait se situer comme adresse d'une question. Et pourtant, un tel écrit se doit de répondre non pas au texte, mais *du texte*. Ou de ce qui, du texte, a pu s'écrire du côté du lecteur. *Répondre de*, voilà qui pourrait mieux convenir, peut-être. Répondre de ce que ça me fait, de ce que ça m'a fait de lire, de ce que ça provoque comme questions de mon côté. Répondre serait, au fond, répondre de ses propres questions. Voici donc quelques points questionnant pour moi, à la lecture du texte de Frédéric Dahan

1. Séparer l'énonciation du « Qu'on dise »

Ce point m'a arrêté. Non pas bloqué mais plutôt mis en arrêt, comme sur une possible nouvelle piste. Me retournant vers mes chères études, j'avais toujours cru comprendre que l'énonciation et le dire, c'était la même chose. Frédéric Dahan les distingue, lui, et il invite même à les séparer en s'appuyant pour cela sur le discours de l'analyste. Mais peut-être que le dire n'est déjà pas la même chose que le « Qu'on dise » ? Lacan ne dit d'ailleurs pas « Le dire reste oublié », mais « Qu'on dise ». Est-ce déjà là pour Frédéric Dahan une distinction qui compte dans ce qu'il annonce ensuite ou n'est-ce pas si important que cela ? Il en propose même deux mathèmes, l'un pour l'énonciation, l'autre pour le « Qu'on dise » :

« a / s2 : mathème de l'énonciation ? »

« \$ / S1 : mathème du «qu'on dise» ? »

En ce qui concerne l'énonciation, il situe celle-ci du côté du réel de l'acte analytique, et du côté de l'offre, ainsi que d'une écriture *analysante* de l'analyste, mais sans adresse, celle-là. Vouée à chuter ? A tomber...dans l'oubli ? Offre partant d'un désir, lui-même partant d'un ombilic restant à tout jamais ouvert. Ouvert, mais *fermé* (je ne sais pas s'il partagera cette proposition). Un ouvert fermé car, à observer attentivement n'importe quel nœud, il s'agit bien d'un « trou-nœud ». Freud invite même l'analyste à ne pas se perdre dans cette « pelote », cet entrelacs, qui n'apporte rien au contenu du rêve, ni à son interprétation. Un entrelacs-pelote de sens à n'en plus finir, tentation pour l'analyste d'en dénouer les fils indéfiniment.

C'est donc l'acte analytique qui est ici en question, à travers le rapport à l'interprétation que souligne Freud. Non seulement ne pas s'engouffrer du côté de l'ombilic, mais le laisser volontairement de côté. En poussant un peu plus loin, et rejoignant en cela ce que dit Frédéric Dahan, il s'agirait plutôt de prendre appui sur ce «non connu », sur ce trou, sur ce vide, pour

soutenir l'acte. S'agit-il alors de ce moment¹, que Frédéric Dahan appelle l'énonciation, en posant l'*objet a* soutenu par un savoir S2 mis de côté, un savoir à oublier, sous la barre ?

Dès lors se pose à moi une question : l'énonciation serait-elle dès lors le silence de l'analyste, même – et peut-être surtout – lorsqu'il parle ?

Acte d'énonciation mettant l'*objet a* en place d'agent, s'adressant au sujet divisé, produisant un S1 tout à fait différent d'un signifiant maître, cette fois (je fais ici l'hypothèse, qui serait à développer, voire à infirmer, que le S1 du discours du maître n'est pas le même que celui du discours de l'analyste, et notamment celui produit en fin d'analyse, fin ne se produisant pas nécessairement au terme de celle-ci).

Nous voilà donc au « Qu'on dise », et son mathème selon Frédéric Dahan. Produisant un dire à l'état pur ? Un dire déconnecté de tout S2, ne faisant apparaître plus aucun savoir ? Comme dans un rêve, ou dans le *rêve d'un rêve* qui serait index du réel selon Lacan. L'énonciation serait-elle du côté de l'analyste, et le « Qu'on dise » du côté de l'analysant ? Un « Qu'on dise » qu'on oublie comme on oublie un rêve ? Production d'un S1 sans S2, rendu possible par le réel d'un ombilic volontairement laissé de côté ? Production d'un S1 sans S2 du fait même de ce vide un peu trop plein de son propre vide, et à ne surtout pas boucher par l'interprétation ?

Dans tout ce qui précède, j'ai donc avancé des questions qui traduisent peut-être plus la façon dont je suis à côté (pas trop j'espère) de ce que Frédéric Dahan avance dans son hypothèse. Et je me surprend moi-même à enchaîner ainsi, devant cette interrogation abyssale, une pelote de questions, faisant de mon propre texte, peut-être, la monstration à mon insu de ce dont il s'agit. J'aimerais donc beaucoup, si nous en avons l'occasion, que Frédéric Dahan puisse développer plus avant cette distinction entre énonciation et « Qu'on dise », dans le cadre de l'acte analytique.

2. L'écriture mathématique

Concernant le rapport à l'écriture des mathématiciens, je n'ai pas de thèse là-dessus. Mais, ayant été matheux dans une autre vie, cette question posée par Frédéric Dahan m'évoque le souvenir d'une certaine jouissance prise à l'écriture des formules, des équations, et à la démonstration. Les lettres, les symboles, étaient pour moi source d'un sentiment esthétique dans leur tracé même. Au point de refaire plusieurs fois de suite la même démonstration. Alternance de jouissance dans la recherche et de plaisir dans la résolution. Ainsi en était-il du symbole de l'intégrale (et ses belles courbes), et des petites lettres placées en bas et en haut, par exemple l'intégrale d'une fonction pour x variant de zéro à l'infini (ce huit couché, quel plaisir de le dessiner là, tout en haut). Il y avait donc aussi un symbole pour l'infini, et j'en étais ravi, jusqu'à ce que je découvre qu'il y avait plusieurs infinis et qu'on pouvait les ordonner, mais c'est une autre histoire (l'infini n'était plus l'Un fini, si j'ose dire...). Toute une calligraphie, donc, dont le sens n'était pas absent, mais qui contenait tout de même – au moins pour moi – un rapport évident à la lettre. Il existait ainsi toutes sortes de tracés, des accolades, des parenthèses, des crochets, des barres de fraction, etc. Certains me plaisaient beaucoup, d'autres moins. Ainsi le signe « égal » me déplaisait. Deux petits traits horizontaux parallèles qui prétendaient rendre identiques deux formules sur la seule base du résultat ou des variables en jeu, alors qu'à l'évidence elles ne se ressemblaient en rien. Peut-être trouvais-je cela très réducteur.

Je partage tout à fait l'idée que les mathématiques ne peuvent pas ne pas boucher un trou. De différentes façons, certes. Pour le matheux que j'étais, l'Autre des mathématiques était ce lieu où *ça se sait*, ce qui était pour moi profondément rassurant autant qu'illusoire, d'où le plaisir réitéré des formules et autres équations à résoudre.

1 Terme dont l'étymologie est commune avec « mouvement », et utilisé aussi en mathématique lorsqu'on calcule un moment.

Ceci dit, le trou n'est bouché par les mathématiques que parce qu'il est vide et qu'il le reste. Mais peut-être devrait on dire qu'il n'est bouché qu'au lieu même de l'Autre (qui existe, pour les mathématiciens) en tant que lieu où ça se sait. Ça offre une espèce de garantie vertigineuse dans laquelle on peut véritablement s'engouffrer, comme dans n'importe quel trou qui se respecte. Il y a - j'en ai fait l'épreuve, voire les frais - une passion mathématique. Et on sait le bouche-trou extraordinaire qu'offre l'objet d'une passion, surtout comme face inversée d'une mélancolie refusant absolument, *passionnément*, de se constituer en deuil.

Pour en revenir à l'écriture mathématique, des questions sont posées par Frédéric Dahan :

« Les mathématiciens disparaissent-ils dans leur acte d'écriture ? Et les mathématiques s'écriraient-elles dans cette dissolution : formalisme pur (folie ontothéologique) ?

Ou, les mathématiciens sont-ils empêtrés, plus ou moins à leur insu, dans une métaphysique singulière qui inspire leur énonciation ? De l'écriture mathématique qui transforme une intuition en réel, cette écriture ne produit-elle pas encore d'autres réels en attente de lecture ? (...)

Il y a là des apories dont seuls les mathématiciens pourraient nous entretenir».

Je met ces questions, qui impliquent la dissolution et l'énonciation, en perspective avec cet autre énoncé :

« S'il y a un devoir de l'analyste de se confronter à l'écriture, c'est en tant qu'il y a dissolution du « sujet » analyste, à l'instar du « sujet » écrivant. »

Dissolution du sujet, donc. Qu'en est-il pour les mathématiciens ? C'est au cas par cas, mais il me semble, pour poursuivre la piste de l'objet passionnel que peuvent constituer les mathématiques², que si le mathématicien disparaît dans son acte d'écriture, c'est moins par dissolution que par identification. D'où la folie d'un formalisme pur dont parle Frédéric Dahan. Dès lors, la dissolution du sujet écrivant et du sujet analyste est tout à fait autre que la disparition du mathématicien dans son écriture. Ce point me semble important dans un certain usage des mathématiques en psychanalyse, avec l'effet de fascination dont parle Frédéric Dahan. J'avancerais que l'écriture mathématique ne fait pas littoral, elle fait éventuellement frontière. Une frontière qui, selon Lacan dans *Litturaterre*, «à séparer deux territoires, en symbolise qu'ils sont mêmes pour qui la franchit, qu'ils ont commune mesure ».

Peut-être retrouve-t-on ici la nécessité, dans les mathèmes, d'une séparation, d'une coupure afin de ne pas les prendre en bloc ? Ce qui nous ramène à cette distinction de l'énonciation et du « Qu'on dise », et la séparation des mathèmes qu'en propose Frédéric Dahan. Séparation/Défascination qui pourrait, si je n'ai pas trop mal compris, réintroduire un vide indispensable pour que se produise l'acte analytique, dans une désidération elle-même indispensable pour qu'il y ait du désir de l'analyste ?

Discussion à poursuivre, ici ou là, quand l'occasion s'en présentera...

2 Il est peut-être intéressant de souligner une distinction, dans le langage, entre *les* mathématiques et *la* mathématique. Au singulier, une intuition commune présiderait aux différentes branches des mathématiques. La pluralisation dissout cette unité, ce qui peut amener à des écritures mathématiques différentes (topologique, algébrique, etc.)